Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1954)
Heft: 4

Artikel: Deux ouvrages récents sur la pensée du nouveau testament
Autor: Bonnard, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380620

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DEUX OUVRAGES RÉCENTS SUR LA PENSÉE DU NOUVEAU TESTAMENT

RUDOLF BULTMANN : *Theologie des Neuen Testaments*, 2. u. 3. Lieferung. Neue Theologische Grundrisse. Tübingen, J.C.B. Mohr, 1951 et 1953, p. 349 à 608.

Notre Revue a déjà rendu compte (cf. 1951-I, p. 45-52) de la première partie et de la moitié de la deuxième partie de ce manuel de théologie biblique. L'œuvre est maintenant terminée. Après l'analyse de la prédication de Jésus, du kérugma de l'Eglise primitive, de la communauté hellénistique avant et à côté de Paul, puis du paulinisme proprement dit, l'auteur examine la théologie de l'évangile et des épîtres de Jean (situation historique du johannisme, dualisme johannique, les notions de jugement et de foi) puis l'évolution de la pensée chrétienne jusqu'à l'apparition de l'Eglise ancienne (évolutions de la structure de l'Eglise, de la doctrine et problème de la morale). Le volume s'achève sur quatre précieuses tables des matières, des principaux termes grecs et des textes bibliques analysés, sur une liste imposante d'errata (que l'on pourrait compléter, voir p. 500, ligne 33, *Lichts* au lieu de *Lieds*), sur un complément bibliographique enfin qui ne laisse rien à désirer. Le tout constitue sans doute la plus importante « Théologie du Nouveau Testament » qui ait paru depuis le début du siècle.

Au sujet du johannisme (p. 349 à 439), la thèse principale de l'auteur est aussi claire que massive : Jean ignore (*es fehlt überhaupt bei Johannes...*, p. 335) la perspective de l'histoire du salut ; du dualisme cosmologique de la gnose, Jean a fait un dualisme de la décision (*Entscheidungsdualismus*, p. 367) ; l'événement dont il témoigne n'est plus le fait historique (extérieur, objectif) de Jésus mort et ressuscité mais « la victoire, acquise par Jésus, lorsque la foi surmonte en l'homme l'obstacle du scandale » (p. 404). Cet « événement intérieur » (*inneres Geschehen*, p. 405) de la foi, qui résume et accomplit toute l'histoire du salut selon le quatrième évangile, Bultmann le trouve

excellemment exprimé, par exemple, dans le dialogue de Jésus avec Jude (Jean 14 : 22 ss.) : Jude se meut encore dans les catégories temporelles : « ... D'où vient que tu te feras connaître à nous, et non au monde ? » Mais dans sa réponse, le Christ johannique surmonte cette eschatologie naïve en ramenant son interlocuteur au seul événement de la foi : « Si quelqu'un m'aime... nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui. » De ce point de vue dépendent toutes les thèses de Bultmann : la méfiance du quatrième évangile à l'égard des sacrements (p. 356, 405 ss.; dans Jean 6, les versets 51 b à 58 sont une glose postérieure), une christologie non plus mythologique comme celles du Fils de l'homme et du Messie, mais centrée sur la notion de parole (p. 380, 406 ss.), une notion du jugement actualisée et ramenée à celle de la décision de l'homme devant Jésus (p. 385), la disparition de l'interprétation primitive de la croix comme sacrifice substitutif (p. 400, I Jean 1 : 7, 2 : 2 et 4 : 10 sont des gloses ecclésiastiques), une importance beaucoup moins grande accordée au fait historique de la résurrection de Jésus, puisque la croix est, en elle-même déjà, élévation et glorification de Jésus (p. 402 ss.), une considération constante accordée aux paroles et non plus aux miracles de Jésus (407 ss.), une notion de la révélation sans autre contenu que l'affirmation christologique (p. 413 : ... *Jesus offenbart nichts, als dass er der Offenbarer ist*), une conception de la foi où l'idée de connaissance constitue l'élément caractéristique.

Comment expliquer une transformation si radicale et, selon Bultmann, si heureuse du kérugma chrétien primitif ? L'auteur repousse l'idée, couramment défendue, d'une dépendance du johannisme à l'égard du paulinisme. Certes, Jean poursuit et achève la « démythisation » du kerugma primitif amorcée par Paul, mais il le fait sur de tout autres bases et au moyen d'une nouvelle terminologie. L'évangile date de la fin du premier siècle, n'a pas connu de première rédaction araméenne (p. 357) et se meut dans les catégories de la gnose ce qui, d'ailleurs, n'exclut pas l'hypothèse d'un auteur d'origine juive (p. 361). Mais en combattant l'esprit de la gnose hellénistique, il s'en est profondément assimilé les exigences spirituelles, d'où une présentation toute nouvelle du message chrétien.

Quant à la troisième et dernière partie de l'ouvrage, consacrée à l'évolution du christianisme primitif jusqu'à l'apparition de l'Eglise ancienne, elle est caractérisée par l'usage constant que fait l'auteur des Pères apostoliques, dont le témoignage est reçu sur le même plan que celui des textes tardifs du Nouveau Testament (Col., Eph., Hb., Pastorales, Catholiques et Apocalypse). Dans l'ecclésiologie deutéro-paulinienne, l'auteur relève surtout la conscience que cette Eglise avait d'elle-même. Avec Sohm, Bultmann pense que l'Eglise s'est comprise d'abord comme une création de l'Esprit et non comme une

institution organisée ; mais avec Harnack et Holl contre Sohm, il relève que l'Esprit lui-même fut créateur d'autorités et de la tradition ecclésiastique (« Il n'y a jamais eu d'Evangile sans tradition », p. 444). Seulement, au lieu de demeurer l'élément régulateur de l'Eglise, les ministères organisés en devinrent bientôt l'élément constitutif (p. 453), d'autant plus que les évêques furent alors chargés de diriger le culte et qu'ils reçurent par là une autorité d'ordre sacramentel (p. 454). Il en résulta, déjà à l'intérieur de la période néotestamentaire, une profonde transformation de la conscience ecclésiastique. L'Eglise ne se comprit plus comme le peuple eschatologique chargé d'apporter la parole de Dieu au monde, mais comme une institution garantissant le salut aux individus ; et c'est là, d'ailleurs, ce qui fit son succès (p. 457). C'est dans cette atmosphère nouvelle que surgirent, en particulier, l'évangile de Luc et les Actes des Apôtres qui font de l'Evangile et de l'Eglise elle-même des grandeurs historiques et « intéressantes » (p. 471). Sur les ruines des élaborations paulinienne et johannique, la tendance est alors de « remythiser » la doctrine tout en organisant la hiérarchie. Le salut est conçu de plus en plus dans les catégories naïves et primitives comme un bien futur (Héb., I Pierre, Actes, Apoc., p. 503 ss.) garanti par le sacrement ; la foi devient une bonne œuvre et une vertu ; le moralisme de la synagogue hellénistique envahit la pensée chrétienne et y rejoint certaines tendances ascétiques d'origine païenne ; « le christianisme de l'Apocalypse est un judaïsme à peine teinté de christianisme » ; la piété (εὐσέβεια) remplace la décision de la foi (p. 526) ; malgré l'heureuse réapparition des grands thèmes pauliniens chez Ignace (p. 533-539), c'est chez Ignace aussi que l'anthropologie essentialiste et dualiste entre définitivement dans l'Eglise : « L'extraordinaire de la condition chrétienne ne réside plus, pour Ignace, dans la chance d'une décision personnelle mais dans une transformation de l'être » (p. 540). L'ἐγκράτεια, vertu païenne par excellence, devient le dernier mot de la morale chrétienne (p. 560 ss.), la distinction entre péchés capitaux et véniels apparaît (575), une morale bourgeoise s'installe dans l'Eglise.

Cette impressionnante description des divers mouvements qui se partagèrent la pensée chrétienne du premier siècle a l'avantage et les inconvénients d'une magnifique cohérence. Les avantages surpassent sans doute les inconvénients : finesse et clarté dans les analyses de détail, conception d'ensemble qui situe chaque document dans un devenir conçu comme un tout, unité du point de vue critique centré sur la conscience que le chrétien puis l'Eglise du premier siècle ont eue de leur « situation » dans le monde. Parmi les inconvénients, nous en voyons deux principaux. Dans sa description du johannisme, l'éminent auteur érige en caractéristique générale et

explicative *un* des aspects de cette théologie, qui en compte d'autres. Dans les notions johanniques de jugement, de foi ou de vie, on voit bien cette tendance à actualiser, à présenter comme événement personnel ce que le kérugma primitif présentait comme mythe et narration historique. Mais cette démythisation n'est pas si radicale que la voit Bultmann. Les textes montrent que l'évangéliste est *retenu* dans sa tendance propre par l'intuition chrétienne primitive qui fait de l'évangile une « histoire ». Le johannisme ne nous paraît pas si cohérent que Bultmann le voit ; en lui se rencontrent, s'affrontent et s'amalgament dans une synthèse souvent déséquilibrée les deux conceptions gnostique et vétérotestamentaire de la révélation religieuse. Quant à la troisième partie de l'ouvrage, nous nous demandons si l'auteur n'a pas été victime de la méthode régressive. Il écrit (p. 490) qu'en citant les Pères apostoliques, il n'a pas tellement voulu décrire l'évolution de la pensée chrétienne de la période néotestamentaire jusqu'à l'Eglise ancienne qu'éclairer la période postapostolique elle-même : « Plus l'évolution est considérée, plus la lumière est grande qui tombe sur le Nouveau Testament » (p. 490). Certes ! Mais à vouloir trouver dans le Nouveau Testament les germes d'une évolution postérieure, Bultmann n'a-t-il pas succombé au schématisme ? Les écrits deutéropauliniens (Col., Eph., Past., Héb., I et II Pierre) ne sont-ils pas justement intéressants par leur *incohérence*, partagés qu'ils sont entre l'intuition chrétienne authentique et les nouvelles tendances qui apparaissaient alors dans les Eglises ? Et n'est-ce pas la tâche de l'exégète de déceler ces incohérences jusqu'à l'intérieur des mêmes documents ?

Dans de suggestifs *Epilegomena* (p. 578-591, parus pour l'essentiel dans l'Hommage à Maurice Goguel, 1950), l'auteur déclare avoir voulu écrire plus qu'une « reconstruction », une véritable « interprétation » de la pensée chrétienne primitive. C'est là ce qui fait le grand intérêt de cet ouvrage et, certes, nous savons ce qu'il faut penser du « mythe » des reconstructions historiques dites objectives. Toute reconstruction est interprétation personnelle. Néanmoins, ici, l'interprétation ne fait-elle pas parfois violence à la reconstruction historique ?

*

DOM JACQUES DUPONT : *Les Béatitudes*. Le problème littéraire ; le message doctrinal. Bruges, Editions de l'Abbaye de Saint-André ; Louvain, E. Nauwelaerts, 1954, 327 p.

Les études monumentales du P. Dupont se succèdent à un rythme impressionnant. Après ses ouvrages sur le paulinisme (*Gnosis*, Paris, 1949, 604 p. et *Sun Xristoi*, Louvain, 1952, 221 p.) et ses *Essais sur*

la christologie de saint Jean (Bruges, 1951, 319 p.), sans compter de nombreuses contributions moins considérables, l'auteur a « tenté d'engranger les résultats positifs des innombrables travaux consacrés aux Béatitudes depuis cinquante ans » (p. 7). On reconnaît dans cette étude, comme dans les précédentes, les thèses et la méthode de l'école de Louvain, fortement influencée par l'école allemande de la Tradition orale (Bultmann, Dibelius, K. L. Schmidt, etc.). La première place est donnée à l'analyse littéraire des textes bibliques : « ... aucune étude sérieuse ne peut plus se dispenser aujourd'hui de passer par la forme littéraire des textes scripturaires pour arriver à leur contenu » (p. 6). L'auteur, d'ailleurs, connaît les limites de telles analyses (p. 122 ss.) : Elles ne sauraient déceler à coup sûr ce qui est primitif de ce qui ne l'est pas, mais seulement ce qui l'est « probablement » (voir aussi p. 60, 62, etc.) ; d'autre part, ses conclusions ne sauraient être prises pour des conclusions d'authenticité, un texte secondaire pouvant être l'écho d'une parole authentique de Jésus ; enfin, ce que ces analyses peuvent nous dire de la rédaction des Evangiles « laisse entièrement intacte notre foi en leur inspiration » (p. 122).

Fort de ces principes critiques précis et nuancés, fort aussi d'une information bibliographique presque illimitée, l'auteur a divisé son étude en deux grandes parties portant respectivement sur la structure littéraire du Sermon sur la montagne et des Béatitudes puis sur leur message doctrinal.

Les trois évangiles synoptiques dépendent d'un évangile antérieur, écrit en grec, traduction d'une collection de logia araméens due à l'apôtre Matthieu et commentée par Papias au début du second siècle (voir L. Vaganay : *Le problème synoptique*, Paris et Tournai, 1954, 474 p.). Dans sa première forme, le Sermon fut adressé aux Douze, au moment de la constitution du collège apostolique (p. 41) ; cela ne signifie pas, d'ailleurs, qu'il soit un programme de vie religieuse ésotérique ; il n'y a qu'une morale supérieure, la morale chrétienne, valable pour tout le peuple de l'Eglise (p. 36). Les Béatitudes constituaient l'exorde du discours primitif et la parabole des deux maisons sa conclusion, comme dans la rédaction actuelle (p. 71). Mais Matthieu et Luc ont profondément transformé cette source. Chez l'un et chez l'autre, le Sermon a tous les caractères d'une compilation tardive et souvent maladroite (p. 76, 93). Pour les Béatitudes, la rédaction de Matthieu est la plus ancienne ; Luc les a fortement remaniées en en modifiant le cadre, en y insérant les malédictions et en les transcrivant en style direct. Par contre, Matthieu, qui reproduit plus fidèlement la source, l'a amplifiée et en a élargi le sens : « Luc nous transmet mieux la teneur du document primitif, Matthieu nous en fait mieux connaître les termes » (p. 123).

Le message doctrinal des Béatitudes est dominé par la perspective eschatologique, surtout visible dans celle sur les persécutés, où il s'agit des tribulations des derniers jours (p. 135 ss.). Leur portée christologique n'est pas moins soulignée. « Maintenant », Dieu sauve les « pauvres » en leur envoyant son Christ : « Le bonheur messianique que Jésus promet aux pauvres, aux affligés et aux affamés, c'est lui qui doit l'apporter aux hommes en inaugurant le Royaume » (p. 168, 175). Les disciples sont les « heureux privilégiés de l'ère messianique » (p. 176). Luc a apporté deux modifications principales à ce messianisme de la source. Il a fait d'une proclamation adressée aux apôtres un enseignement généralisé dans l'esprit de la tradition sapientiale. D'autre part, l'opposition qui domine les Béatitudes de Luc n'est plus, comme dans Matthieu, celle de l'éon actuel et du Royaume imminent, mais celle de la vie présente et de la vie après la mort comme « compensation » aux afflgés (p. 195 ss.). Pour Luc, les « pauvres » sont les deshérités des grandes cités de l'Empire, tandis que pour Matthieu ce sont les humbles croyants des premières communautés judéo-chrétiennes. En catéchète et moraliste, Matthieu intériorise et moralise l'enseignement de Jésus ; Luc le généralise et insiste sur le privilège de la pauvreté économique comme telle. La « justice » dont il est question chez Matthieu est la « perfection morale et religieuse dans toute son extension » (p. 266), la « pureté du cœur » est la « rectitude d'intention » (p. 281) ; les « fils de Dieu » le seront, au dernier jour, par la « déclaration » de Dieu qui les établira dans cette dignité (p. 290). En résumé, Matthieu a adapté sa source aux besoins d'une communauté judéo-chrétienne désirant approfondir l'idéal moral du Maître tandis que Luc a en vue la mission chrétienne en terre païenne. Mais primitivement, les Béatitudes avaient une autre signification ; leur pointe était « la joyeuse annonce du salut messianique et l'accomplissement des prophéties » (p. 299). D'ailleurs, l'auteur s'empresse d'ajouter que ces adaptations-applications de l'enseignement de Jésus n'eurent rien d'arbitraire ; elles n'ont fait que mettre à jour telle ou telle « virtualité » (p. 302) des paroles de Jésus.

Ce résumé incomplet ne saurait donner une juste idée de ce beau travail. Ce que nous y avons surtout goûté, ce sont peut-être moins les conclusions de théologie biblique, nouvelles surtout pour l'exégèse catholique romaine, que la rigueur et la liberté du jugement critique, la recherche intrépide des divers stades de la tradition évangélique, la comparaison minutieuse des innombrables hypothèses que l'auteur a rencontrées sur son chemin. Nos objections porteraient sur la thèse d'un proto-Matthieu grec comme source de nos trois synoptiques (thèse Vaganay, sur laquelle nous reviendrons par ailleurs), sur la contradiction qu'il y a à affirmer le caractère tardif et

composite du Sermon tout en essayant d'en retrouver une forme primitive fort hypothétique, sur l'hypothèse historique d'un choix et d'une institution des apôtres qui aurait précédé, dans la vie de Jésus, le Sermon sur la montagne, sur l'idée d'une tendance de Matthieu à « intérioriser » l'enseignement de Jésus (Matthieu a une notion très juive de l'œuvre ; c'est Luc qui ferait plutôt de l'amour une sympathie, un mouvement intérieur...), sur la thèse d'une assimilation si complète par Luc du thème sapiential de la compensation après la mort (est-il possible de faire de la parabole du riche et de Lazare, dont personne ne connaît le sens, la clef d'interprétation des Béatitudes de Luc ?), sur l'idée de la justice matthéenne comme perfection chrétienne alors qu'il s'agit, dans Matthieu comme dans sa source grecque éventuelle, de la justice eschatologique et miraculeuse dont le motif remonte jusqu'aux grands prophètes hébreux.

PIERRE BONNARD.